

1

Je ne me rappelle pas avoir vu mes parents faire autre chose que se crier dessus et se faire du mal. Les disputes et la souffrance faisaient partie de notre vie de famille, et je pensais que c'était normal. Crier, mépriser, rabaisser : à la fin, c'est toujours mon père qui gagnait. Parfois, ma mère aussi répondait en criant, mais la plupart du temps elle encaissait sans broncher, comme en transe.

Je recevais beaucoup de gifles. Sur les cuisses, les fesses, les bras – et parfois sur mon visage. Et ma mère n'était pas épargnée. De temps à autre, un coup de poing partait et elle avait la lèvre fendue, ou un œil au beurre noir, et elle hurlait plus fort que d'habitude. Alors nous nous serrions dans les bras l'un de l'autre, cachés par terre derrière le canapé. Elle sanglotait et je serrais les dents pour ne pas pleurer comme un bébé, et on attendait que mon père sorte ou qu'il aille se coucher.

Ensuite, maman grimpait sur le canapé et s'endormait. Normalement, c'est moi qui dormais sur le canapé, mais ces soirs-là je prenais la couverture bleue et blanche que ma grand-mère avait tricotée pour moi, un oreiller, et je faisais mon lit par terre, dans le coin. Parfois, comme ma mère avait déjà pris la couverture, je me pelotonnais

sur un des fauteuils pour essayer de ne pas avoir froid. Mais ils étaient d'une matière plastique noire et froide qui ne m'offrait aucun confort.

Alors que nous n'avions pas le chauffage central, le feu du grand et profond poêle, avec ses deux foyers en fonte latéraux qui ne servaient jamais à faire cuire quoi que ce soit, était laissé à l'abandon la nuit – même en plein hiver –, de sorte qu'il faisait souvent un froid glacial. Je passais mes nuits à grelotter, et le matin, l'intérieur des vitres était couvert de givre qui fondait à mesure que le feu réchauffait le salon. Enfin, quand ma mère se souvenait d'aller chercher du charbon et le rallumait. Ces jours-là, j'attendais qu'elle descende au sous-sol pour récupérer ma couverture et je me blottissais dans le fauteuil pour avoir chaud.

À l'époque, je ne pensais pas à la cause de cette violence et de cette misère – je ne me préoccupais que des effets très concrets et douloureux qu'elles avaient sur moi. Plus tard, j'ai pu réunir les pièces du puzzle familial.

Ma mère s'appelait Lilian. À l'adolescence, c'était une des plus jolies jeunes filles de la cité de Bolton où elle habitait. Ses parents faisaient partie de l'Armée du salut, et on la préparait à intégrer le mouvement à son tour. Ma grand-mère, Mary Ramsden, que tout le monde appelait Polly, m'a dit que ma mère était amoureuse d'un jeune agent de l'Armée du salut, Harold, qui en est devenu plus tard l'un des plus hauts dirigeants. Elle aurait adoré qu'Harold devienne son gendre, elle espérait qu'ils se marient.

Mais pendant la guerre, ma mère a rencontré Joe, un pilote de la Royal Air Force, dont elle est tombée

amoureuse. Joe, qui allait devenir mon père, était un catholique, fils d'un couple aisé de Liverpool.

C'est cela, m'a dit plus tard ma grand-mère, qui a été à l'origine de leurs problèmes. Car les parents de Joe estimaient qu'il se mariait en dessous de ses possibilités, et ma grand-mère elle-même a eu beau se convertir au catholicisme, ils n'ont jamais accepté ce mariage. La mère de mon père, Florence, a même menacé de se tuer s'il épousait ma mère.

Il l'a quand même épousée, mais elle n'a pas mis sa menace à exécution, ce que j'allais beaucoup regretter plus tard. Le mariage a eu lieu à Bolton en 1942. D'après le récit familial, les Ramsden et les Seed n'ont pas échangé le moindre mot ce jour-là – ni jamais par la suite.

Vingt ans après, dans notre maison de Manchester, tout ce poison et les prévisions du désastre à venir lors de leur mariage finissaient de déchirer notre famille.

Même si j'avais compris la source de leur conflit, je n'aurais eu aucun moyen d'empêcher ce qui se passait. À quatre ans, je n'étais pas en mesure de me défendre ou de riposter. La moitié du temps, ma mère semblait ignorer que j'étais là ; et pour mon père, je n'étais qu'un « bon à rien », un « mauvais fils », une « bouche inutile », une « perte d'espace ». Comme il me le disait régulièrement, je n'étais « l'enfant de personne ». Et je le croyais. J'avais fini par accepter l'idée que j'étais nul et stupide, et aussi que notre famille était comme toutes les autres. Tous les enfants, pensais-je, étaient traités ainsi par leurs parents.

Nous avions une petite maison mitoyenne à un étage, au numéro 447, au coin d'une rue où s'alignaient des rangées de maisons identiques avec leurs briques noircies

par la suie et leurs toits d'ardoise sombre. Les portes d'entrée donnaient toutes directement sur un grand trottoir et, de l'autre côté du trafic chargé d'Ashton Old Road, sur d'autres maisons identiques en tous points.

Je ne savais pas que nous étions au cœur du quartier le plus déshérité de Manchester. Les maisons avaient des petites cours à l'arrière, puis une ruelle les séparait d'autres maisons tout aussi identiques. Des ateliers de réparation automobiles et autres menus dépannages plus ou moins légaux étaient dirigés directement depuis les garages des maisons, qui donnaient sur la ruelle.

Il y avait déjà des dents creuses dans les habitations, là où les bombes allemandes avaient frappé durant la guerre. La municipalité avait mis des panneaux publicitaires pour masquer les trous dans le tissu urbain. Aucune reconstruction n'était envisagée, le quartier tout entier étant promis à la démolition.

Comparé à notre quartier, Coronation Street faisait figure de havre pour millionnaires. Il y avait toujours une foule de gens, du vacarme, et la plupart des familles avaient au moins trois ou quatre enfants. Je pense que j'étais le seul enfant unique de la rue.

Alors que les autres maisons avaient des pièces au rez-de-chaussée, les nôtres avaient été transformées en une épicerie tenue par ma mère, qui y vendait des bonbons, des cigarettes, des sodas et des sandwiches. Les femmes du quartier venaient y acheter des bricoles et bavarder.

Ma mère était très belle. Tout le monde l'appréciait. La seule personne qui ne l'aimait pas, à part la mère de mon père, qui la détestait de tout son cœur, c'était mon père lui-même, et je me demandais toujours pourquoi ils s'étaient choisis alors qu'à l'évidence ils ne s'entendaient pas.

Nous habitons le premier étage, il y avait un grand salon à l'avant, une chambre à l'arrière et, au milieu, une petite cuisine et des toilettes. Pas de salle de bains. Nous nous lavions une fois par semaine dans une cuve en fer-blanc posée devant la cheminée. Sauf mon père, qui disait prendre des douches au travail.

Il y avait en permanence une odeur d'humidité, et l'appartement était sale. Dans le salon, trois tapis élimés étaient censés cacher le plancher sur lequel la crasse s'était incrustée. La tapisserie, blanche à l'origine, se gondolait et pelait sous l'effet des taches d'humidité.

Devant l'évier de la cuisine, le linoléum marron était craquelé. Rien n'était propre, seule la pluie nettoyait parfois les fenêtres. Je voyais rarement ma mère épousseter la pièce, alors qu'elle était d'une hygiène irréprochable sur le plan personnel, se lavant chaque jour toute nue devant l'évier.

Nous vivions dans un taudis au cœur d'un quartier de misère, des conditions repoussantes en somme, mais je ne me rendais pas compte de notre extrême pauvreté. Il y avait très peu de meubles. Dans le salon, il n'y avait qu'un canapé, deux fauteuils rudimentaires emballés d'un plastique noir déchiré par endroits et raccommodé avec des bouts de scotch, une petite table, trois chaises et une radio. À bientôt cinq ans, mon père m'a acheté d'occasion une petite télé noir et blanc avec un écran douze pouces.

Nous ne prenions pas les repas en famille. Il m'arrivait de manger à la table du salon, mais je ne me souviens pas que nous nous soyons jamais assis tous les trois ensemble pour manger. Ma mère ne me préparait pas vraiment un repas. Elle allait souvent chercher un paquet de céréales dans la cuisine, et je devais descendre

au rez-de-chaussée pour en rapporter du lait. Sauf quand il y avait eu une livraison le matin même, il était souvent chaud et à peine consommable.

Un jour, à quatre ans, j'ai remonté une bouteille de lait qui avait complètement tourné. Ça m'a rendu très malade, et je n'ai jamais bu de lait seul depuis ; parfois dans du thé ou du café, mais pas seul. J'avais déjà appris que se plaindre ne changeait rien. Ce n'était pas, je crois, que ma mère s'en fichait. Simplement, elle n'avait pas l'air de savoir que j'étais là. La plupart du temps, j'étais comme invisible. Ses yeux s'ouvraient, mais elle ne semblait ni me voir ni m'entendre.

En surprenant des commérages, j'ai appris que ma mère souffrait de ce que les voisins appelaient une « dépression » et qu'elle prenait beaucoup de médicaments très forts qu'on appelait des « antidépresseurs » ou des « tranquillisants ». Ils avaient un drôle d'effet sur elle, et c'est pour cela qu'elle traversait de longues périodes où elle semblait absente.

Quand c'était le cas, je me disais que maman était débranchée. Elle ne fonctionnait pas correctement. Et mieux valait ne pas l'embêter avec des questions, parce que je savais aussi que je n'obtiendrais pas de réponses, ou alors sous forme de phrases si embrouillées qu'elles n'avaient aucun sens. Souvent, c'était comme avoir un très bel automate à la maison. Elle allait et venait, mais on ne pouvait pas lui parler.

J'ai arrêté de dire à maman qu'il n'y avait rien à manger à la maison quand j'ai eu quatre ans, parce que de toute façon, elle se contentait en général de m'indiquer la direction de la boutique.

Parfois, une boîte de céréales apparaissait dans la cuisine. Elle avait dû faire des courses. Mais je ne

pouvais pas compter là-dessus régulièrement, il pouvait se passer des semaines d'affilée sans qu'il n'y ait rien à manger pour moi à l'étage. Au petit déjeuner, je mangeais une pomme ou une banane – et au dîner, aussi.

Maman ne préparait pas non plus à manger pour mon père le soir – ce qui provoquait sans cesse des disputes. Bien plus tard, j'ai appris qu'aux premiers temps de leur mariage, quand ils étaient encore amoureux, elle cuisinait pour lui comme les autres femmes. Mais quinze années de brutalité maritale avaient fini par la plonger dans une grave dépression. Quand j'ai commencé à comprendre ce qui se passait, elle avait totalement arrêté de s'occuper des repas de mon père.

Au déjeuner, nous avions une routine. Je descendais à la boutique et maman me donnait un sandwich. Maman me les préparait derrière le comptoir avec le pain en tranches le moins cher, et, avant d'être inscrit à l'école, je me suis principalement nourri de sandwiches au fromage, aux cornichons, au jambon et aux tomates, plus des fruits à l'occasion.

J'avais fini par détester le goût du fromage et du jambon, mais je me forçais à manger pour ne pas aller au lit le ventre vide. Je savais déjà que je n'aurais sans doute rien d'autre à avaler avant le soir. Et je ne connaissais que trop bien les affres de la faim, lorsque mon estomac grognait et se tordait tandis que j'essayais de m'endormir.

Heureusement pour moi, nos voisins étaient prévenants, et je suis sûr qu'ils étaient presque tous au courant des errances de ma mère quant à la prise en charge de la vie familiale. Je ne crois pas qu'ils étaient beaucoup plus riches que nous – la plupart des maisons étaient tout aussi chichement meublées que la nôtre, et ils avaient

encore plus de bouches à nourrir –, mais les mamans du quartier m’offraient souvent des petites choses à grignoter quand je venais jouer avec leurs enfants. Pour agrémenteer mon maigre régime, elles me tendaient une brioche à la groseille ou une part de gâteau maison en me disant : « Tiens, mon garçon, avale ça. » Elles passaient la main dans mes cheveux et me les ébouriffaient gentiment ajoutant : « Mon pauvre » ou : « Pauvre petit. »

À l’époque, je ne comprenais pas en quoi j’étais tant à plaindre, mais j’accueillais avec joie ces offrandes et les marques d’affection impromptues de ces mamans. Surtout les marques d’affection. Je n’en recevais jamais à la maison. Maman ne me prenait jamais dans ses bras, elle ne m’embrassait pas. Je crois qu’elle ne me serrait contre elle que pour se reconforter quand elle avait peur ou mal. Et quand papa me touchait, c’était toujours parce qu’il déchargeait sa colère.

En journée, je passais des heures seul dans le salon à regarder la télévision. Maman semblait se ficher de ce que je faisais ou de ce que je regardais, et d’ailleurs je pense qu’elle ignorait la plupart du temps où j’étais. Au bout d’un moment, j’ai compris que les familles à la télévision étaient toutes très différentes de la mienne. Les mères avaient l’air heureuses, elles passaient du temps à jouer et à parler avec leurs enfants, à ranger leur maison, et les pères avaient presque toujours l’air contents de les voir. Les papas emmenaient leurs enfants jouer au ballon au parc.

Un jour, j’ai demandé à maman :

— Pourquoi il nous aime pas, papa ?

C’était un jour où elle était capable de communiquer, et elle m’a répondu :

— Il nous aime, tu sais. C'est juste qu'il ne peut pas s'empêcher de se mettre très en colère. C'est le diable en lui, et puis il y a l'alcool.

Je ne savais pas grand-chose sur le diable, mais je me suis dit que si mon père nous battait à cause de lui, il ne devait pas être très gentil.

Je savais aussi que si papa sentait la bière quand il rentrait à la maison – je connaissais cette odeur parce qu'il buvait aussi des bouteilles de ce truc dans le salon –, il y avait plus de chances qu'il se mette à crier et à frapper que le reste du temps. Quand je sentais des relents de bière dans son haleine, j'allais jouer dans la cour où je m'asseyais tranquillement dans le coin, sur le canapé.

La moindre chose, aussi infime qu'elle soit, pouvait déclencher une explosion, mais ce qui le rendait immanquablement fou, c'était la manière de s'habiller de maman, et le maquillage qu'elle mettait. Elle était très belle, les gens disaient qu'elle n'avait pas besoin de mettre autant de mascara, de fond de teint et de rouge à lèvres qu'elle le faisait. Elle aimait les jupes qui tombaient juste au-dessus du genou, et la plupart des blouses et des robes qu'elle portait avaient des décolletés qui dissimulaient assez peu sa poitrine. Elle aimait aussi beaucoup les bijoux en toc.

Elle disait que sa manière de s'habiller était une des rares choses qui lui donnaient un peu de joie dans la vie. Papa répondait qu'elle se fringuait comme une pute et il la battait.

2

Papa travaillait à la célèbre prison de Strangeways. Quand il portait son uniforme de gardien, il me faisait toujours un peu peur, et aux autres gamins du quartier aussi. Certains de ces gosses pouvaient se montrer insolents avec à peu près n'importe qui. Sauf avec mon père. Ils avaient peut-être entendu des rumeurs sur les raclées qu'il nous mettait, à ma mère et à moi. En tout cas, ils avaient l'air de savoir qu'il valait mieux éviter de l'ennuyer.

Sa veste et son pantalon noirs ressemblaient à ceux des policiers, et il fallait y ajouter une casquette noire qui brillait, une chemise blanche et une cravate noire. Il avait toujours les cheveux très courts à l'arrière et sur les côtés, ce qui lui donnait un air encore plus farouche. Et il avait en permanence l'air énervé contre quelque chose. Je ne me souviens pas l'avoir vu sourire.

Il avait aussi un sifflet, qu'il m'a laissé essayer un jour, un bâton noir et une ceinture en cuir noir avec une grosse boucle en fer. Il était grand et élancé, avec des bras musculeux. Papa me disait souvent qu'il était l'homme le plus affûté et le plus dur de Strangeways, y

compris en comptant les prisonniers, et qu'il pouvait se battre contre n'importe lequel d'entre eux.

Je ne sais pas si c'était vrai ; en dehors d'une situation dingue où je l'ai vu en action, quand j'étais plus vieux, je ne l'ai jamais vu frapper que maman et moi, qui n'étions pas de taille à nous opposer à lui.

Le premier passage à tabac qui a modifié la donne, je m'en souviens parfaitement, c'est la première fois où il m'a fait saigner et où il a traîné maman dans la chambre pour lui faire des choses. Comme souvent, elle était à demi endormie quand il est arrivé, et moi je regardais un feuilleton à la télé. J'ai entendu ses pas dans l'escalier, je me suis renfoncé le plus loin possible dans mon fauteuil en espérant qu'il ne fasse pas attention à moi. J'avais appris depuis longtemps que moins il me remarquait, mieux je me portais. Je risquais moins de me prendre une claque quand il ne me voyait pas.

Maman n'a pas levé les yeux quand il est entré. Elle n'avait peut-être pas vu qu'il était là. C'était souvent le cas. Même quand elle avait les yeux ouverts, elle n'avait pas vraiment conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Papa s'est avancé, toujours en manteau, et il s'est planté devant elle, les deux jambes légèrement écartées. Il l'a observée un moment en silence avant de se pencher sur elle et de la secouer par les épaules :

— Tu ne peux pas être normale quand je rentre à la maison ? a-t-il crié. Ne crois pas que tu vas échapper à tes obligations en te bourrant de cachets qui t'abrutissent, parce que ça ne va pas marcher. On dirait un putain de zombie. Tu ne sers à rien. C'est comme si j'étais marié à un cadavre.

Maman a semblé comprendre, elle a tenté de le repousser :

— Arrête, s'est-elle plainte d'une voix molle. Je ne veux pas que tu me touches. Tu me fais mal.

— Je ne te fais pas mal ! a-t-il hurlé, le visage presque collé au sien. Mais si tu veux, je peux te donner quelque chose qui va te faire mal.

Et il lui a envoyé une gifle violente de la main droite.

Maman a hurlé, j'ai sauté de mon fauteuil et me suis précipité vers lui. Il était encore penché sur elle, alors je me suis accroché à sa manche en l'implorant :

— S'il te plaît, papa, ne frappe pas maman. Tu lui fais mal.

— Qu'est-ce que tu veux, toi, espèce d'idiot ? Et qu'est-ce que tu fous ici, hein ? Tu n'es le fils de personne. Tu comprends, sale morveux ? Le fils de personne.

Le regard noir, il a retiré la ceinture de son pantalon.

— Ne nous fais pas de mal !

Il ne servait à rien de pleurer, il était trop tard. Il a plié sa ceinture en deux et l'a soudain fait claquer avec violence sur mes jambes.

La douleur était horrible, je n'ai pas pu m'empêcher de crier.

— Non, papa, s'il te plaît !

Il était trop en colère pour entendre mes cris, il a frappé encore. Cette fois, la ceinture m'a fouetté entre les épaules, et la boucle s'est enroulée autour de mon cou avant de s'écraser contre mon visage.

J'ai crié encore, porté ma main devant ma tête. La souffrance était insupportable. Il y avait quelque chose d'humide sur mes joues, je croyais que c'étaient des larmes, mais quand j'ai retiré ma main, j'ai vu que

c'était rouge, que c'était du sang. La grosse boucle en fer m'avait cassé le nez.

Papa levait déjà le bras pour frapper encore, mais quand il a vu le sang, son geste s'est figé.

Maman criait toujours – mais pas pour moi. Même si elle regardait dans la direction, je pense qu'elle ne comprenait pas vraiment. Normalement, quand elle n'était pas sous médicaments, elle essayait de l'arrêter quand il s'en prenait à moi. Mais cette fois, c'est papa lui-même qui semblait considérer qu'il en avait eu assez.

— Arrête de pleurnicher comme ça et va te nettoyer le visage, m'a-t-il dit avant de tourner son attention sur maman.

— Ne la frappe pas, l'ai-je imploré.

— Fais ce que je te dis, petit imbécile ! Elle me donnera ce que je veux. Elle fera son devoir, qu'elle le veuille ou non, sinon je lui brise le cou.

Puis il s'est penché sur ma mère et l'a tirée par les épaules pour l'obliger à se lever. Comme elle essayait de se rasseoir, il lui a envoyé une gifle. Elle est tombée à genoux devant lui, en pleurs. Son beau visage était rougi, boursoufflé.

Je pensais qu'il allait encore la cogner, mais j'étais trop terrifié pour oser la défendre. Il l'a prise par un bras et par le cou et il l'a tirée à travers le salon. Les pieds de maman traînaient par terre tandis qu'il la traitait de tous les noms.

— On va voir qui c'est le maître ici !

Il l'a poussée dans la chambre et a claqué la porte derrière lui.

J'ai trouvé un chiffon sale dans la cuisine et je l'ai mis contre ma joue, qui saignait encore et me faisait mal. Puis je me suis installé dans le fauteuil de ma maman,

en me roulant en boule. La télé était toujours allumée, mais le son n'était pas assez fort pour couvrir les cris de ma mère et les jurons de mon père.

Je ne savais pas ce qu'il lui faisait, mais j'étais trop petit pour la sauver de ses griffes. Et de toute façon, j'étais mort de peur.

J'ai dû finir par m'endormir. Quand j'ai rouvert les yeux, il faisait jour, il n'y avait que de la neige sur l'écran de télévision. Et je n'entendais plus un bruit dans la chambre.